

2009

La Fureur de Lire

Du Papier qui parle

SOCIÉTÉ GENEVOISE DES ÉCRIVAINS

Le Papier qui parle

DU PAPIER QUI PARLE

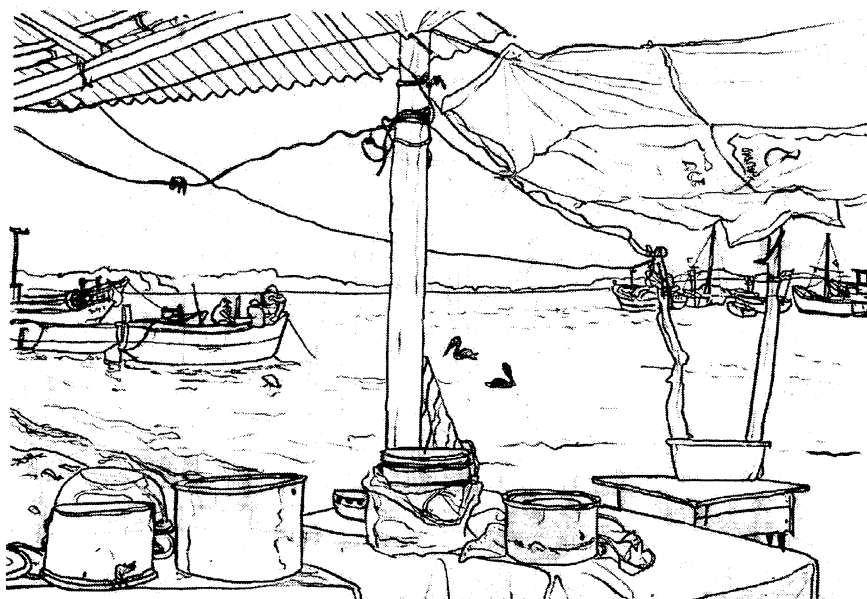
"La terre, hélas, est découverte" imagine le voyageur comptable de son temps aux charters, redevable aux guides, voyageur organisé comme le sont ces dîners où chacun est à sa place selon l'ordonnancement prévu par l'hôtesse. Ce voyageur ne voit le monde qu'au travers de l'objectif de son appareil photographique numérique - impossible donc de rater une photo - et tente de presser ses vacances comme un citron plus ou moins juteux.

Ce voyageur-là n'aura que faire de ces récits dans lesquels s'imposent d'abord un regard, une pensée. Le temps de pose est toujours long, même en cas d'instantané, parce qu'il y a un moment de vie qui se réfléchit dans l'instant capturé.

Que ce soit la découverte de l'ananas, dans le Brésil du XVI^e siècle par un Genevois qui s'efforce d'en faire goûter la saveur à ses compatriotes par delà les mots jetés sur le papier, que ce soit celle de la Genève internationale dont l'étrangeté se révèle à l'homme de Céphalonie, que ce soient les cartes postales de Genève ou les impressions de Sydney, les délices perses de jadis ou les heures javanaises de naguère, ces lettres et ces mots concourent à façonner le roman, sinon d'une ville, tout au moins d'un esprit plus facile à saisir qu'à définir. L'esprit de Genève.

En voyant pour la première fois une lettre portée au rivage depuis un navire mouillé au large et s'apercevant surtout qu'après y avoir jeté les yeux, les récipiendaires s'affairaient, les Tupinambas, saisissant la relation de la feuille à l'action, s'écrièrent: du papier qui parle! Ces Indiens ne savaient ni lire ni écrire, mais ils avaient tout compris du pouvoir de l'écrit. Par un effet de miroir, au regard des Genevois portés sur le monde répond la vision de Genève par l'étranger Et dans les parclozes de ce miroir, chacun finit par se découvrir ou se rencontrer.

Bernard Lescaze



Pizzaro

Solitude

J'en profite pour me replier sur moi-même une dernière fois. Bientôt le dépaysement sera complet, je ne pourrai plus m'appartenir. Tel un tambour enregistreur, je serai tournée vers l'extérieur, et l'ensemble de mes facultés ne pourra que capter, par mes sens aiguisés, tout ce qui m'entourera.

Il m'avait dit :

— Là-bas, je suis partout chez moi ; je parle tous les dialectes et pourrais voyager pendant trois mois sans rien dépenser. La frontière, je la passe sans passeport : il faut seulement que ma barbe ait repoussé auparavant. Mais, si je vous donnais des recommandations pour les chefs que je connais, cela vous nuirait autant qu'à eux : ils ne comprendraient pas qui vous êtes. Si vous voulez vraiment risquer le voyage, allez-y, vous verrez par vous-même, comment vivent mes compatriotes.

Il cachait l'éclair de son regard derrière deux paupières enflées qui se touchaient presque, comme si l'éclat du soleil de juin à Berlin était trop fort pour ses yeux nés dans les plaines d'Asie. Petit, il portait un veston noir, genre professeur, mais je préfère l'imaginer à l'aise dans un ample khalat, sur un cheval galopant. Il est devenu savant tout en travaillant de ses bras à nombre de rudes métiers européens. Il est resté direct. Il m'avait dit aussi :

Vous irez là-bas six mois ou un an, vous en rapporterez un livre. A quoi cela vous avancera-t-il ? Et vous n'êtes pas de ces dégénérés qui courent toujours sans savoir où ils vont. Vous avez une force en vous, vous devez faire bien ce que vous faites. Ayez des enfants, qu'ils deviennent des hommes vrais et forts, c'est ce dont nous avons besoin. Oui, mais il faut être deux pour cela, et sédentaire aussi ! Non... les visages rudes de la terre m'appellent violemment. La vie civilisée est trop loin de la vie tout court... Je veux aussi, sachez-le, arriver à gagner ma croûte d'une manière qui me convienne. Apprendre à connaître la vie.

Ella Maillart



Chapel

Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil

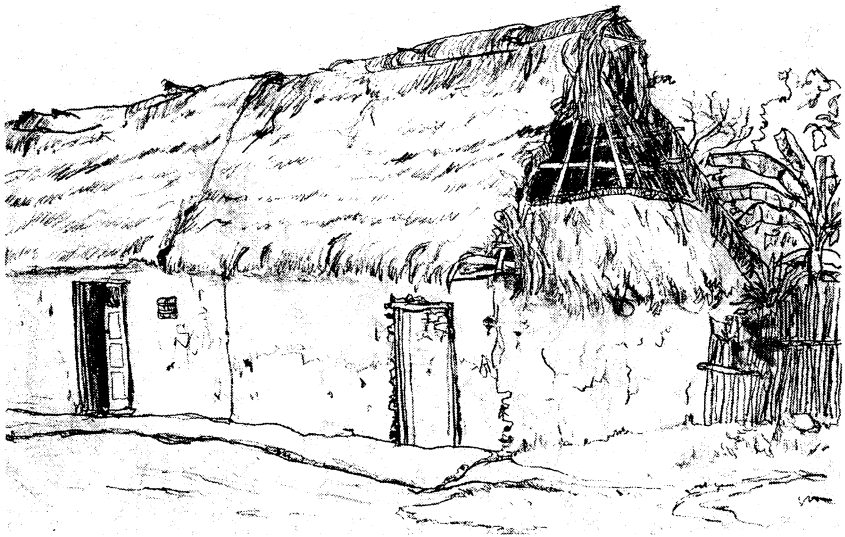
C'est ce que j'avais à dire sur le propos des arbres de la terre du Brésil.

Quant aux plantes et herbes, dont je veux aussi faire mention, je commencerai par celles lesquelles, à cause de leurs fruits et effets, me semblent plus excellentes. Premièrement la plante qui produit le fruit nommé par les sauvages *Ananas*, est de figure semblable aux glaïeuls, et encore ayant les feuilles un peu courbées et cannelées tout à l'entour, plus approchantes de celles d'aloès. Elle croît aussi non seulement emmoncelée comme un grand chardon, mais aussi son fruit, qui est de la grosseur d'un moyen melon, et de façon comme une pomme de pin, sans pendre ni pencher de côté ni d'autre, vient de la propre force de nos artichauts.

Et au reste, quand ces *Ananas* sont venus à maturité, étant de couleur jaune azuré, ils ont une telle odeur de framboise, que non seulement en allant par les bois et autres lieux où ils croissent, on les sent de fort loin, mais aussi quant au goût fondant en la bouche, et étant naturellement si doux, qu'il n'y a confitures de ce pays qui les surpassent : je tiens que c'est le plus excellent fruit de l'Amérique. Et de fait, moi-même, étant par delà, en ayant pressé tel dont j'ai fait sortir près d'un verre de suc, cette liqueur ne me semblait pas moindre que malvoisie. Cependant les femmes sauvages nous en apportent plein de grands paniers, qu'elles nomment *Panacons*, avec de ces *Pacos* dont j'ai naguère fait mention, et autres fruits lesquels nous avions d'elles pour un peigne, ou pour un miroir. Pour l'égard des simples, que cette terre du Brésil produit, il y en a un entre les autres que nos *Toïoupinambaoults*, nomment *petun*, lequel croît de la façon et un peu plus haut que notre grande oseille, a les feuilles assez semblables, mais encore plus approchantes de celles de *Confolida maior*. Cette herbe à cause de la singulière vertu que vous entendrez qu'elle a, est en grande estime entre les sauvages : et voici comme ils en usent. Après qu'ils l'ont cueillie, et par petite poignée pendue, et fait sécher en leurs maisons, en prenant quatre ou cinq feuilles, lesquelles, ils enveloppent dans une autre grande feuille d'arbre, en

façon de cornet d'épice : mettant leur le feu par le petit bout, et le mettant ainsi peu allumé dans leurs bouches, ils en tirent en cette façon la fumée laquelle, combien qu'elle leur ressorte par leurs narines et par leurs lèvres trouées, ne laisse pas néanmoins de tellement les sustenter, que principalement s'ils vont à la guerre, et que la nécessité les presse, ils feront trois ou quatre jours sans se nourrir d'autre chose. Vrai qu'ils en usent encore pour un autre égard : car parce que cela leur fait distiller les humeurs superflues du cerveau, vous ne verriez guère nos Brésiliens sans avoir, non seulement chacun un cornet de cette herbe pendu au col, mais aussi à toutes les minutes : et en parlant à vous, cela leur servant de contenance, ils en hument la fumée, laquelle, comme j'ai dit (eux resserrant soudain la bouche) leur ressort par le nez et par leurs lèvres fendues comme d'un encensoir : et n'en est pas la senteur mal plaisante. Cependant je n'en ai point vu user aux femmes, et ne sais pas la raison pourquoi : mais bien dirai-je qu'ayant moi-même expérimenté cette fumée de *Petun*, j'ai senti qu'elle rassasie et garde bien d'avoir faim.

Jean de Léry



Shapaja

Tavernier à la cour de Perse

J'ai été favorablement reçu à la Cour de Perse dans tous mes voyages, mais je me contenterai de parler de l'accueil qui m'a été fait dans le dernier, et des affaires que j'ai eues avec le roi, parce qu'il n'y a pas eu grande différence une fois à l'autre, et que je veux éviter une inutile répétition.

J'arrivai à Ispahan pour la sixième fois le 20 de décembre 1664.

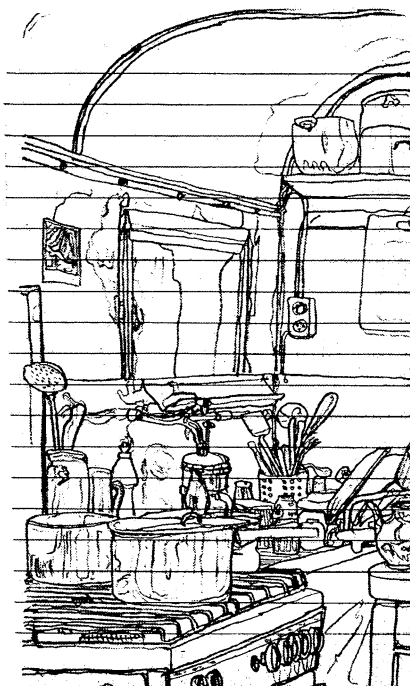
Dès que le *nazar* ou grand maître de la maison du roi en eut avis, il m'envoya le chef des Arméniens qu'on appelle *kelonter*, avec sept ou huit des principaux de la nation, pour me féliciter de mon arrivée, et m'offrir de sa part tous les services que je pourrais souhaiter. Je les remerciai comme je devais de leur bonne volonté, mais il me fut aisé de connaître que leur principale intention était de tâcher de s'introduire à la Cour par mon moyen et de voir ce que j'apportais pour en faire leur profit. Le lendemain, le nazar m'envoya encore les mêmes Arméniens avec quatre cavaliers, pour me donner avis que le roi voulait voir ce que j'avais apporté, [...]

Dans le même temps que les cavaliers m'étaient venus quérir de la part du roi, on en avait aussi dépêché deux ou trois vers le P. Raphaël, qui ne se trouva pas alors en son couvent, qui est dans la ville d'Ispahan. Comme c'était la veille de Noël, il était allé à Zulfa voir quelques catholiques romains, qui y demeurent et qui se disposaient à faire leurs dévotions. Ces cavaliers couraient de maison en maison chez tous les Francs pour chercher le Père ; car c'est la coutume que quand le nazar envoie quérir quelqu'un de la part du roi, il faut absolument que les cavaliers qu'on lui dépêche l'amènent à la Cour ; autrement ils seraient en danger de perdre la vie. Ils le trouvèrent enfin, et il se rendit au palais un peu avant moi. Dès que j'y fus arrivé avec mes bijoux, on me fit entrer au lieu où les grands ambassadeurs ont audience, et j'y trouvai le nazar avec le père Raphaël et tous les Francs qui avaient accompagné mes grandes pièces d'orfèvrerie. Le nazar avait déjà fait tout déployer, afin que le roi n'eût qu'à jeter la vue dessus quand il entrerait dans cette salle. Tous mes bijoux furent aussi exposés, et le nazar de sa propre main rangea le tout sur le plancher couvert d'un

tapis d'or et de soie. Il considérait attentivement toutes ces pièces, et avec tant d'admiration, qu'il dit plusieurs fois à quelques seigneurs de la Cour qui étaient présents, que jamais personne n'avait apporté en Perse de si belles choses, ni en si grande quantité que moi, me priant ensuite de ne rien cacher à Sa Majesté, de qui je recevrais beaucoup d'honneur et de grâces. Après que je lui eus protesté que je n'avais plus rien à lui montrer que ce qui était en vue, il commanda que chacun se retirât, et que personne ne demeurât dans la salle que lui et moi. Un quart d'heure après, le roi entra par une porte qui donne de son appartement dans la salle, suivi seulement de treize eunuques pour sa garde, et de deux vénérables vieillards, dont l'office est de tirer les souliers du roi, quand il entre dans les chambres couvertes de tapis d'or et de soie, et de les lui remettre quand il en sort. Le roi n'avait alors pour tout habit qu'un simple caleçon de taffetas à petits carreaux rouges et blancs qui lui venait à mi-jambe (ayant les pieds nus) et une petite hongreline qui ne lui venait qu'à moitié du corps, avec un grand manteau de toile à manches pendantes jusqu'à terre et fourré de belles zibelines. Un grand lustre ou chandelier de cristal de roche fut la première pièce sur laquelle le roi jeta la vue. Je l'avais fait pendre à une perche soutenue de deux piliers et c'était assurément la plus belle pièce de cette nature qu'il fût possible de voir. Ensuite il tourna les yeux vers une riche tenture de tapisserie à personnages que j'avais aussi apportée et qu'il admira. Le nazar me fit alors avancer pour faire la révérence au roi, et m'ayant reconnu d'abord : « Voilà, dit-il au nazar, cet Aga Fringui qui me vendit quantité de belles choses il y a cinq ou six ans, lorsque Mohamed-Bey était athemat-doulet ». Pendant que le roi parlait de la sorte, on envoya appeler le P. Raphaël, et étant entré on le fit mettre à côté d'un pilier de la salle pour un peu de temps. Puis le nazar le fut prendre pour saluer le roi, qui lui dit d'abord que tout ce qu'il avait là devant ses yeux lui plaisait fort, et qu'il ne voulait pas que je remportasse rien pourvu que je misse aux choses un prix raisonnable. Ensuite Sa Majesté me demanda où j'étais allé en sortant de son Empire, et je lui répondis que j'avais passé aux Indes. Elle voulut savoir encore à qui j'avais vendu le reste de mes pierreries, et pour quelle somme à quoi je répondis que Chassa-Khan avait tout acheté pour cent vingt mille roupies. Pendant que le roi me faisait des questions de la sorte, et toujours debout, le nazar lui montrait toutes

les pièces l'une après l'autre et je fis dire au roi par le P. Raphaël, que je suppliais Sa Majesté d'accepter mon grand miroir d'acier dont je lui faisais présent, et dont le Père lui expliqua la bonté et les effets, à la recherche desquels plusieurs fameux mathématiciens avaient employé bien du temps et de l'étude. Comme le P. Raphaël est en réputation d'être un des plus savants et des plus experts, son raisonnement plut fort au roi, qui venant de sa place vers le miroir, fut surpris de voir son visage si extraordinairement gros. Il le fit mettre devant un de ses eunuques qui avait un nez en perroquet monstrueusement grand, et comme le miroir l'allongeait et le grossissait beaucoup, le roi ne se put tenir de rire, passant plus d'un quart d'heure en cette occupation, après quoi il rentra dans son appartement, me laissant seul avec le nazar et le Père [...]

Jean-Baptiste Tavernier



Cuisine

Mangeclous (extrait)

Avant même que le train se fût arrêté, Scipion sauta sur le quai. Et immédiatement il entonna, la main sur le cœur, le visage farouche mais noble, un chant de sa composition.

Salut belle Genève,
O ville de mes rêves !

Un gendarme le pria de se taire et Scipion obtempéra de bonne grâce. Évidemment, les Genevois étant distingués, il fallait pas les brusquer. Maintenant se laver comme il se devait après une nuit de train. Être tout à fait comme il faut, pour plaire aux Genevois. Ses narines étaient durcies de suie et les bords de ses yeux étaient croustillants de jaune séché. Il se débarbouilla à une fontaine, aspira de l'eau par le nez, la rejeta avec des bruits de trompette, s'essuya avec son mouchoir. Très bien. Très convenable maintenant. L'âme aimable, il alla le long de la rue du Mont-Blanc, avide de sympathie et décidé à trouver tout bien. La bise était un peu aigre. Eh bien, c'était pas désagréable. Il chercha la rose qu'un admirateur lui avait apportée la veille, la plaça entre ses lèvres et se dirigea vers le lac. « Fais attention, pas de gros mots, qué Scipion ? Que ici, ils sont polis, genre les riches. Te fais pas mal voir, hé ? » .

La propreté des rues émerveillait le Marseillais. Et puis tous ces gens étaient tellement bien habillés. Pourtant on était un vendredi. Dans la glace d'une devanture il admira son petit manteau cachou à revers de velours, très étroit et qui ne descendait qu'à mi-cuisses ; son chapeau melon couleur havane, un peu étroit d'entrée — ce qui était un charme de plus car ainsi les accroche-cœurs ressortaient bien ; sa lavallière dont les deux cornes reposaient sur l'épaule droite ; ses beaux souliers canari, craquants et pointus. Il se frotta les mains.

— Allons, faisons connaissance, messieurs les Genevois !

Le lac n'était pas mal du tout, un peu juste peut-être mais quand même beaucoup joli. Et comme propreté, qué merveille ! Ils devaient le draguer tous les jours. Oué belle ville quand même. Pas un papier par terre et ce lac qu'on dirait de l'eau minérale. Et maintenant faire connaissance avec les collègues du lac. Il prit place dans un petit

bateau à moteur qui faisait la traversée du port, crut habile d'interroger le conducteur sur les poissons d'eau douce. L'homme répondit qu'il ne connaissait pas leurs mœurs.

— Il y a pas de mal, répondit Scipion. On peut pas tout savoir, bien sûr. Et en temps de brume vous vous servez de la boussole ? Je m'intéresse à la chose étant que je suis homme de mer. Moi de nuit je me préfère l'Étoile Polaire. Et comme naufrages, vous en avez beaucoup ? Moi étant fils de la mer j'adore assez la tempête. Imaginez-vous qu'un soir au crépuscule, non je suis menteur, c'était pleine nuit, il faisait une brume terrible et le vent sifflait dans les cordages de La Flamboyante ! Hui, hui ! Hui dans le mât de flèche, hui dans le baleston, hui hui dans les galhaubans et dans les porte-haubans, hui dans la balancine et dans le patara ! Une tempête, mon ami, comme tu en as jamais vu ! Qu'est-ce que tu en dis de cette tempête, collègue ?

L'homme, du moteur n'en dit rien et le rougissant Scipion se consola avec sa moustachette frisée au petit fer. Évidemment dans tous les pays il y avait des gens qu'ils étaient pas liants. Peut-être que l'homme était jaloux vu que sur le lac, des tempêtes comme ça, ils devaient pas en avoir beaucoup. Peut-être qu'il était humilié d'être que machiniste ? Et puis, peuchère, peut-être qu'il venait de perdre sa maman.

Scipion n'insista donc pas, dit aimablement au revoir et débarqua. Et s'il allait voir un peu cette Société des Nations ?

Albert Cohen

Belle du Seigneur (extrait)

Les directeurs se levèrent lorsque Solal entra. Il les regarda, les connut. Sauf Benedetti qui intriguait en sous- main contre lui, ils lui étaient fidèles, c'est-à-dire qu'ils se contentaient de sourire prudemment, avec parfois une nuance d'approbation, lorsqu'ils entendaient dire du mal de lui.

Il les pria de s'asseoir, dit que l'ordre du jour ne comportait qu'une seule question, inscrite sur la demande du secrétaire général et formulée par Sir John lui-même, à savoir « action en faveur des buts et idéaux de la Société des Nations ».

Aucun des directeurs ne savait en quoi devait consister cette action, pas plus d'ailleurs que Sir John qui attendait de ses subordonnés qu'ils lui apprissent ce qu'il voulait. Tous néanmoins parlèrent d'abondance, l'un après l'autre, la règle suprême étant de ne jamais perdre la face, de toujours paraître compétent, de se garder d'avouer qu'on ne comprenait pas ou qu'on ne savait pas.

On vasouilla donc hardiment, avec brio, sans bien savoir de quoi il s'agissait. Cependant que ses collègues, excédés par la longueur de tout exposé autre que le leur, crayonnaient de petits dessins géométriques sur leurs blocs-notes puis les perfectionnaient mélancoliquement, van Vries déclara pendant dix minutes qu'il était indispensable de préparer un plan d'action non seulement systématique mais encore concrète. Benedetti intervint ensuite pour développer deux points qu'il déclara essentiels, à savoir primo qu'à son humble avis il s'agissait d'adopter un programme d'action plutôt qu'un plan d'action, parfaitement un programme, la nuance était, croyait-il, capitale, du moins il l'estimait telle, et secundo que le programme d'action devait être conçu comme projet spécifique, il ne craignait pas de le dire, spécifique.

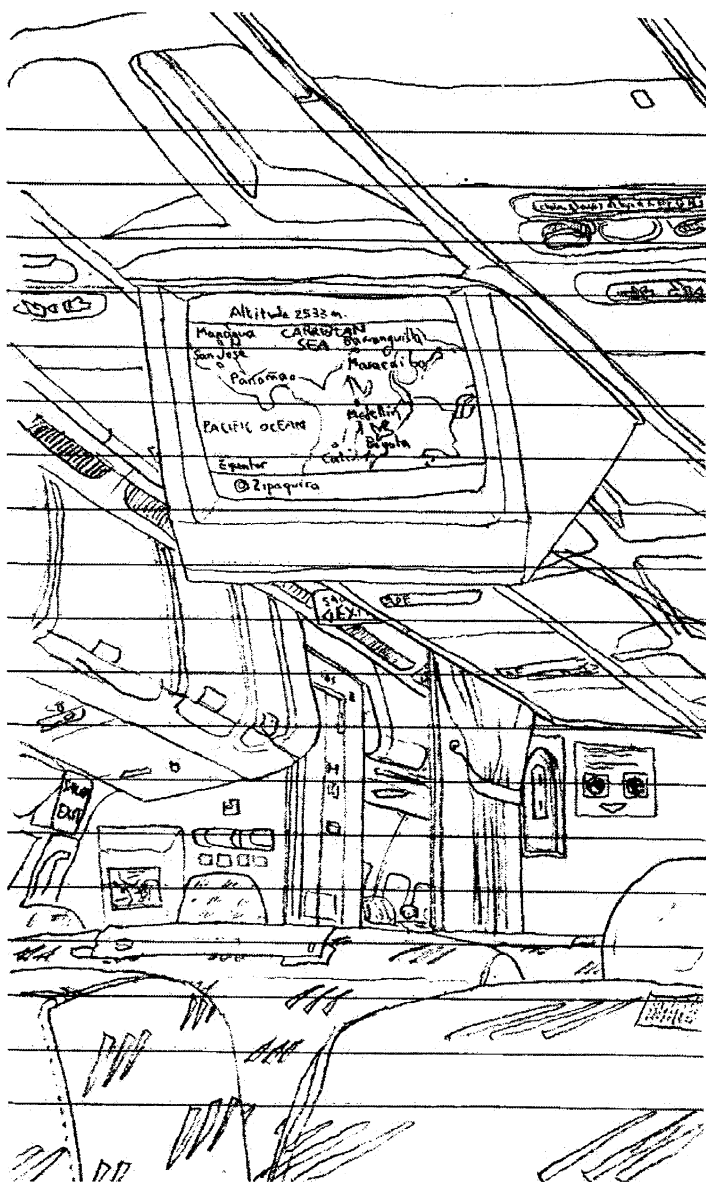
Les autres directeurs acquiescèrent, reconnurent tous la nécessité absolue d'un projet spécifique. On aimait beaucoup les projets spécifiques au Secrétariat. On ne savait pas trop ce que « spécifique »

ajoutait à « projet » mais un projet spécifique faisait plus sérieux et plus précis qu'un simple projet. En fait, personne ne savait la différence qu'il y avait entre un projet et un projet spécifique et personne n'avait jamais songé à s'interroger sur le sens et l'utilité de ce précieux adjectif. On disait projet spécifique avec plaisir, sans approfondir. Un projet lorsqu'il était dit spécifique prenait aussitôt un charme mystérieux fort apprécié, un prestige prometteur d'action féconde.

Albert Cohen



Dans le Palais Eynard



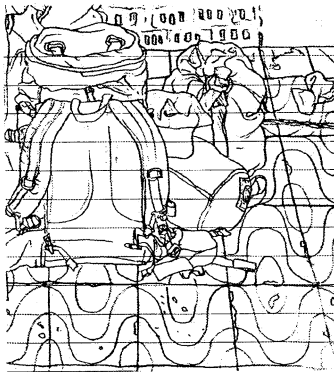
Dans l'avion

Envois

Le 20 avril 1978.

De l'aéroport, je me suis enquis d'un hôtel assez proche de l'Université pour n'avoir pas trop à marcher. J'y suis allé en taxi sans trop de difficulté. A l'hôtel, bêtement, j'ai demandé une chambre au premier, comme si j'ignorais l'existence des ascenseurs et l'économie qu'on peut en escompter. Résultat, un bruit infernal, une nuit blanche. Le plâtre et les deux cannes ont théâtralisé mon apparition devant ces étudiants qui ne m'avaient jamais vu, et je dois avouer que de plus en plus je joue de cette infirmité provisoire. J'en jouis de partout (tu n'as rien à apprendre de moi sur ce sujet. Il est quand même singulier que cette chute ait eu lieu précisément à cette date, tu me l'as dit toi-même : nouvelle ère de « rémission », veille de départ en vacances, le skate-board du fils, la malencontreuse exhibition sous les yeux du beau-père, tous ces textes et ces rêves de marche, de pas, de chevilles, de chaussures qui dansent autour de moi depuis si longtemps, mais de façon plus littérale, si on peut dire, depuis deux ou trois ans. Bah, nous savons tout ce qui peut être risqué à ce sujet, tous les mots qui se pressent en foule (celui de *scapegoat* me revient souvent), mais tout de même il doit y avoir quelque chose de plus idiomatique et qui me reste secret : dis-moi la vérité toi.

Jacques Derrida



Cobiya

Opérations militaires dans un train javanais

C'est tout un caqueter cahotant de coqs et de canards, un bêlement de moutons qui se débattent au fond de l'armoire à bagages, coincés entre sacs de maïs et poulardes rondelettes ; à chaque arrêt de train, les canards cacardent et les coqs remplissent de cocoricos impatients l'espace que renferment les parois fuligineuses du wagon à marchandises dans lequel nous nous rendons d'un bout à l'autre de Java.

Le train file rageusement vers la capitale ; il s'arrête aux gares pour souffler, pour donner au machiniste le temps d'avaler le lait d'une noix de coco et, imperturbables, les soldats nous écrasent de leurs souliers ferrés, en agitant des cages à poules qu'ils empilent sur nos crânes endormis les uns sur les autres de sorte que nos rêves ne sont plus que remous de bipèdes ailés, bipèdes qui nous encroûtent sans égards, qui pissent allégrement dans nos trompes d'Eustache, qui caquettent de leurs voix dissonantes comme pour dissoudre le mauvais aloi que produit l'écho de ce lugubre marché qui se fait toutes les nuits sur nos têtes pour que sergents et caporaux arrondissent leur magot grossissant, tout en ne cessant jamais de tourner, de s'installer en allongeant de toutes parts leurs jambes d'échassier alors qu'oiseaux de tout plumage s'écharpent à l'intérieur des cages dès que le train reprend à vibrer dans la nuit obscure.

C'est un tête-à-tête grouillant dont je ne puis mesurer la consistance, le wagon à marchandises est tout un piaillage de poussins sortis de l'œuf...

Les soldats s'assoient sur nos œufs avec un sans-gêne... ! et, barbaquement, font massacre de tout ce qui se trouve à l'intérieur de nos paniers. Si l'un de nous s'assoupit, brusquement l'éveillera le coup de pied d'un gradé : « Ehi ! Lève-toi, aide-moi à installer mes pigeons ! ». Et on l'aidera, car il a sa mitrailleuse, dont il a souvent à se servir pour acheminer ses poules vers Djakarta. Après, l'une sur l'autre, les corbeilles à volatiles s'ébranleront à chaque soubresaut du wagon sur le rail rouillé.

Les soldats sont les plus forts, ils nous considèrent déjà comme des cadavres ! Qui d'entre nous osera sortir de cette somnolence

fuligineuse qui nous enveloppe de sorte que souliers ferrés, cloutés, crosses de fusil, gaines de revolver, plaques de ceinturon, outils, engins indispensables au bon fonctionnement de notre armée de terre nous pénètrent en pleine nuit, presque sans nous faire souffrir?

Ohi ! Depuis si longtemps, déjà, nous nous sommes habitués à ce va-et-vient de soldats sur nos corps meurtris, amputés, considérés comme cadavres ambulants par l'État-major qui fait ripaille dans les hautes sphères de la Capitale !

Mais le soldat, lui, pense à survivre et il revend au marché tout ce qu'il peut emporter de la campagne sans prendre cure de nos os, de nos chairs, de nos tissus imbus d'urine de poule et il nous comprime de ses talons d'acier, toujours plus durs, nombreux et insensibles à nos cris de détresse et de dépit.

Il nous laisse de moins en moins de place pour dormir et pour survivre !

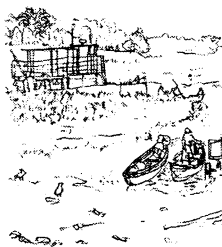
Il ne nous reste plus qu'à nous faire militaires (quand c'est possible !), avoir un grade, une paie, escroquer.

Pour acheter, demain, les poules qui nous encroissent... ?? Pour les revendre à qui ? Toujours plus cher et plus exigu le soya qui brunit nos portions de riz quotidien ! Mieux vaut mourir plus tôt sur une île où les gens s'accroupissent ainsi les uns sur les autres.

C'est tout un caqueter cahotant qui reprend après chaque arrêt dès que le train prend souffle et de nouveaux soldats nous écrasent alors de leurs souliers ferrés... !

Java central, février 1967.

Lorenzo Pestelli



Puerto asis

Le Cœur couronné (extrait)

Je poursuis mon exploration de la ville, et mon guide est autant la curiosité que l'anxiété, la lassitude que l'enthousiasme, l'attention que la distraction.

Sydney ne s'appréhende pas en une fois, ni même en plusieurs fois: c'est une drôle de ville morcelée, une sorte de patchwork dont les pièces sont plus ou moins lâchement cousues ensemble — les routes, les trains, les ponts, les tunnels, mais aussi l'eau, séparent les quartiers les uns des autres tout en les reliant, en une sorte de paradoxe quelquefois exaspérant. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles je mets un temps si long à me faire une image, sinon complète, du moins plus entière, plus complexe et plus intime de la ville.

Mais ma paresse, ou ma timidité, est sans doute également pour quelque chose dans cette lente appréhension de Sydney. À moins simplement que certains lieux demandent plus de patience que d'autres, plus d'obstination, plus de persévérance, tout comme certaines personnes.

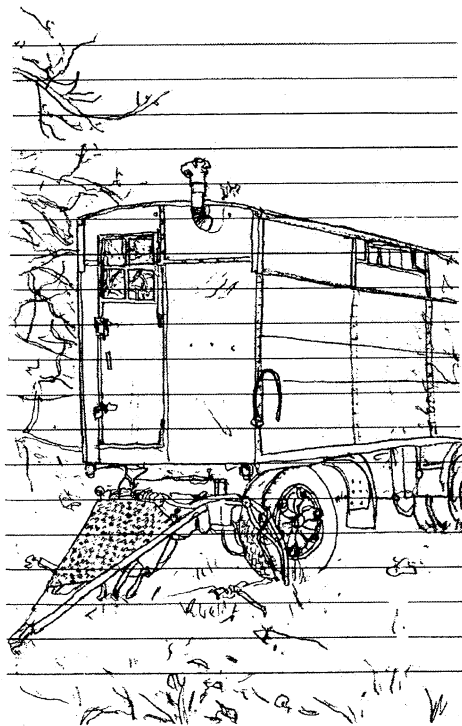
Mon rapport à la ville, bien sûr, subit toutes les variations de mon propre corps, des émotions nouvelles que j'y connais. Mais ce que je porte, ce poids très léger de l'amour et du doute, cette opacité des sentiments, ce désespoir nouveau qui me rend plus gaie, ne change rien à mon envie d'arpenter et d'explorer les rues et les quartiers, les parcs, les cimetières, les musées ; peut-être même ce fardeau invisible et chantant ajoute-t-il un degré d'intimité entre la ville et moi.[...]

Les jours, les semaines se superposent. Je commence à récapituler, à "penser en arrière ». Me souvenant, par exemple, de ce moment passé au Jardin Botanique de Hong Kong, juste après la pluie, à manger des nouilles assise à une table de fer, presque seule — hormis la présence des cacatoès haut dans les arbres vert foncé, d'une Chinoise sans âge qui faisait le tour du bassin avec calme et détermination, tenant à la main un parapluie replié, passant et repassant devant moi, et celle du vieux Chinois de la buvette qui a préparé ma soupe avant de se replonger dans sa lecture.

Toute la ville était trempée, voilée, brouillée, et je n'avais vu, depuis en haut, qu'une silhouette absorbée par les nuages comme par du papier buvard. Le contraire de la belle lumière claire de Sydney, nettoyée par le vent qui dessine des ombres très nettes sur les murs, dans le feuillage des arbres, peut-être dans nos cœurs aussi, mais ce serait trop facile.

Je pourrais ainsi superposer tous ces derniers jeudis; c'est le voyage qui accentue cet effet de palimpseste, mais un palimpseste où le texte s'écrit par-dessus le précédent sans l'effacer, ne brouillant peut-être que les marges, y ajoutant des notes, des gribouillages, des commentaires, des signes indéchiffrables même pour celui qui les a inscrits.

Marie Gaulis



Roulotte au Lignon

Table des matières

Préface , Bernard Lescaze	p. 1
Cohen Albert , <i>Belle du Seigneur</i> , Folio 3039, pp.327-328	p. 12
Cohen Albert , <i>Mangeclous</i> , chap. XVIII, pp. 187-189	p. 10
de Léry Jean , <i>Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil</i> , Droz, Genève, 1975, pp.188-190	p. 5
Derrida Jacques , <i>La Carte postale</i> , Envois, p. 150	p. 15
Gaulis Marie , <i>Le Cœur couronné</i> , Métropolis, 2004, pp. 20-23, 27-28	p. 18
Maillart Ella , <i>Des monts célestes aux sables rouges</i> , Payot, Paris, 1990, pp. 33-35	p. 3
Pestelli Lorenzo , <i>Heure javanaise</i> , <i>Piècettes</i> , pp. 40-41	p. 16
Tavernier Jean-Baptiste , <i>Les six Voyages... en Turquie, en perse et aux Indes</i> , Paris, 1679	p. 5



Maracaibo

A l'occasion de la Fureur de lire 2009, une lecture en musique des textes choisis par le comité de la SGE sous le titre ***Du papier qui parle*** par Laurence Montandon et Jacques Michel. Horizon sonore: Federico Argese alias Mr Mo.

Auteurs:

Albert Cohen
Jacques Derrida
Marie Gaulis
Jean de Léry
Ella Maillart
Lorenzo Pestelli
Jean-Baptiste Tavernier

Dessins :

Joël Mützenberg

Ce récital et cette plaquette ont pu voir le jour

AVEC LE SOUTIEN
..... DE LA
VILLE DE GENÈVE



et

Avec le soutien de la
 Loterie Romande

© Société Genevoise des Écrivains
Chemin de Roches 21
CP 31
1211 Genève 17